

# Louis XIV et le quinquina

Stanis Ferez

## Résumé

On dispose de renseignements précis sur l'usage du quinquina par Louis XIV à l'occasion de plusieurs fièvres survenues dans les années 1680-1700. La « querelle du quinquina » oppose Robert Talbot, médecin anglais, à Nicolas de Blégné, empirique proche de Daquin, premier médecin du roi. L'utilisation du quinquina par Louis XIV, vérifiable notamment grâce au Journal de Santé, est aussi mentionnée dans plusieurs publications médicales. L'exemple royal, référence pour bien des courtisans, offre l'occasion d'analyser le processus de diffusion du remède dans la haute société. Dès que Louis XIV utilise le quinquina, le remède se banalise et entre, alors définitivement, dans les pharmacopées.

## Summary

A detailed account is given of the use of quinine by Louis XIV, while suffering from fevers during the period from **1680-1700**. On opposing sides in the 'Quinine feud' (querelle du quinquina) were Robert Talbot, an English physician, and Nicolas de Blegny, a famous quack who was a friend of Daquin, the king's senior physician. The use of quinine by Louis XIV was reported in the 'Journal de Sante' and was also noted in many other medical publications. The royal use set an example for many of the court, and offers a chance to examine the spread of the use of quinine into the aristocracy. Once quinine had been used by the king, the remedy became accepted and was specified in **the** pharmacopoeias.

L'histoire de la santé du roi a été peu étudiée malgré la richesse et la diversité des témoignages.<sup>1</sup> Parmi la pléthore des anecdotes médicales le concernant, on peut discerner l'apparition de l'usage du quinquina à la Cour. Sans réécrire l'histoire du quinquina, surnommé longtemps « poudre des Jésuites », on insistera sur quelques épisodes retraçant sa diffusion à la Cour de Versailles, à la fin du Grand Siècle. Il s'agira de voir comment et dans quel contexte s'est déroulée l'utilisation du remède par un roi dont la santé exigeait l'emploi de remèdes fiables.

Ramenée du Pérou, à l'extrême fin du XVI<sup>e</sup> siècle, par des Jésuites ayant soigné avec succès la comtesse Chinchon, l'écorce trouve sa place dans la liste des remèdes végétaux, réputés efficaces. Circulant d'Espagne en Angleterre, via l'Italie et les Flandres, le quinquina acquiert, peu à peu, bonne presse chez les médecins et leurs patients.<sup>2</sup> Très vite, les puissants y ont recours, à l'exemple de la vice-reine du Pérou. Dans la France de la première moitié XVII<sup>e</sup> siècle, Gui Patin y fait plusieurs fois allusion, de manière critique, dans ses Lettres.<sup>3</sup> On reproche alors à la poudre des Jésuites d'être fort onéreuse, quarante livres la prise, dit le même Patin,<sup>4</sup> et de n'avoir pas d'effet vraiment satisfaisant. Dès lors, seule une utilisation à la Cour donnerait une nouvelle réputation au remède.

Malgré ses détracteurs, nombreux sont les médecins français de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle qui considèrent que le quinquina assure la guérison des redoutables fièvres intermittentes. Ces pathologies étaient occasionnées par les eaux stagnantes des marais omniprésents dans les campagnes d'alors, les courtisans de Versailles n'étant pas plus épargnés. Néanmoins, des doutes persistent, comme de coutume, avec les

nouveautés.<sup>5</sup> Chaque innovation est l'occasion de débats voire de polémiques virulentes au sein de la profession médicale, se prolongeant des décennies. Il en fut ainsi de la querelle de l'antimoine, finalement tranchée par un vote du Parlement de Paris. L'exemple du roi, guéri *in extremis* en 1658 par le vin émétique, garantit la victoire des partisans du remède « chimique ».<sup>6</sup>

Si le roi consent, en personne, à employer un nouveau remède, en cas d'effet salutaire, celui-ci a toutes les chances de devenir à la mode, au moins à la Cour, dans un premier temps. Pour le reste de la population, les choses sont plus difficiles à quantifier et les sources concernant la diffusion des remèdes manquent, à l'exclusion toutefois des pharmacopées et autres ouvrages spécialisés. L'histoire de la circulation des produits pharmaceutiques dans les sociétés de l'Ancien Régime en est encore à ses débuts.

C'est en 1680 que le très controversé Nicolas de Blégné<sup>7</sup> rend compte de l'usage du quinquina à la Cour, même si, à cette date, le roi n'en a pas encore pris lui-même.<sup>8</sup> On parle alors du « remède du médecin anglais » qui n'est autre qu'une préparation du quinquina, en particulier dans du vin, comme on va le voir, plus loin, en détail. Le fait que Louvois, la duchesse de Bourbon et le duc du Maine aient eu recours à ce remède garantit sa renommée et sa diffusion dans l'aristocratie, au moins en tant que sujet de conversation.<sup>9</sup> Toujours en 1680, Madame de Sévigné signale que « l'inventeur » du remède miracle contre les fièvres, Robert Talbot, a fait sa démonstration en présence du roi, lors de la maladie du Dauphin. Privilège de taille qui s'explique par l'heureux succès de la potion sur la Dauphine elle-même et sur le roi Charles II d'Angleterre, aux dires de Talbot. Elle rapporte l'événement avec l'ironie qu'on lui connaît :

«C'est dommage que Molière soit mort ; il ferait une scène merveilleuse de Daquin, qui est enragé de n'avoir pas le bon remède, et de tous les autres médecins, qui sont accablés par les expériences, par les succès, et par les prophéties comme divines de ce petit homme. Le Roi lui a fait composer son remède devant lui, et lui confie la santé de Mgr. Pour Mme la Dauphine, elle est déjà mieux, et le comte de Gramont disait hier au nez de Daquin :

«Talbot est vainqueur du trépas ;  
Daquin ne lui résiste pas ;  
La dauphine est convalescente :  
Que chacun chante, etc..."»

Talbot communique plus tard le détail de sa prétendue découverte au premier médecin du roi, Antoine Daquin, et à Fagon, alors médecin du duc de Bourgogne et des Enfants de France, en présence de Colbert. Le remède fait bénéficier son « inventeur » d'une gratification conséquente.<sup>12</sup> En quoi consistait l'innovation du médecin anglais ? En une préparation assez rudimentaire précisant la quantité de quinquina par pinte de vin et des prises espacées de deux heures, plusieurs fois par jour. Talbot estime que huit onces pourraient venir à bout de toute fièvre.

Une autre publication, due à Monginot, parue en 1680 encore, avance le chiffre d'une once ou d'une once et demie par prise, pour vaincre la fièvre, soit quatre à six onces au total, dans quatre fois plus de vin. Ceci correspond, plus ou moins, au dosage conseillé par Talbot, la petite différence dissuadant, par la même occasion, de crier immédiatement au plagiat pur et simple.

Le « nouveau » remède fait parler de lui et passionne l'élite cultivée. On aborde le sujet dans les salons, d'où le célèbre *Poème sur le quinquina* de La Fontaine, ami de Monginot, dédié à la duchesse de Bouillon :

«... Ce dieu (Apollon), dis-je, touché de l'humaine misère,  
Produisit un remède au plus grand de nos maux :  
C'est l'écorce du kin, seconde panacée  
(...)  
Nulle liqueur au quina n'est contraire :  
L'onde insipide et la cervoise amère,  
Tout s'en imbibe ; il nous permet d'usé  
D'une boisson en ptisanne apprêtée.»<sup>13</sup>

La même année, en 1682, Blégné prolonge son attaque contre Talbot dans *Le Remède anglois pour la guérison des fièvres avec les observations de M. le premier Médecin de S. M.*<sup>14</sup> Daquin est un allié de poids. Il sert autant de garant scientifique que de témoin de moralité à celui qui est conquis par la Faculté. Il est intéressant de noter ce qu'en dit le *Journal des sçavans*: « Enfin grâce à la bonté

du Roy et aux soins de M. Daquin, son premier Médecin, nous ne devons plus craindre d'estre vainement flatez de la nouvelle Découverte du remède Anglois ».<sup>15</sup>

La publication de Blégné rejette l'idée selon laquelle le remède serait nouveau. Au passage, elle en modifie la préparation : il faut laisser le quinquina infuser plus longtemps et on ne saurait le prescrire en cas de fièvre causée par des « dévoyemens excitez par l'intempérie des viscères et l'irritation d'une bile répandue ». Il ne faut pas non plus nourrir le patient immédiatement après le traitement.

Peut-on vraiment parler d'innovation ? Non, si l'on se plonge dans les documents conservés par le docteur Vallant, médecin de Madame de Sablé puis de Mademoiselle de Guise.<sup>16</sup> Le praticien note, dans ses papiers, la guérison d'une fièvre au moyen d'une infusion de quinquina dans du vin blanc. Or, cette mention nous ramène au mois de juin 1669, bien avant l'expérience du médecin anglais.<sup>17</sup>

Tout le mérite de la mise en évidence de la petite supercherie de Talbot rejaillit sur le premier médecin.<sup>18</sup> On constate que la « querelle du quinquina », si l'expression n'est pas exagérée, concerne essentiellement des courtisans ambitieux, souhaitant avoir la primeur d'une découverte déjà ancienne ! Si nouveauté il y a, elle consiste surtout dans l'ampleur de sa diffusion à la Cour : elle atteint le roi en personne. Contrairement à certains de leurs confrères, ni Blégné, ni Daquin, ne songent vraiment aux malades les plus modestes. C'est l'une des étrangetés de la médecine du Grand Siècle que de fermer les yeux sur l'exécrable santé de la population, avec une indifférence toute aristocratique et ce, malgré les ponctuelles *Médecine des pauvres* et les quarantaines en cas d'épidémie. La poudre fébrifuge est, par ailleurs, extrêmement onéreuse et la seule renommée scientifique importe moins aux médecins qu'une belle pension et, pourquoi pas, un privilège royal pour sa préparation.<sup>19</sup>

En 1686, un opuscule intitulé *Manière de se servir du kinkina*, et, sans doute, de la main de Fagon, conseille la prise avec du vin de Bourgogne : c'est l'un des premiers avatars de la célèbre querelle Bourgogne-Champagne dans laquelle le roi aura prise, du fait du régime imposé par celui qui sera bientôt son premier médecin.<sup>20</sup> Cette même année, celle de la fistule anale, Louis XIV est pris de fièvres liées à son infirmité et doit recourir au quinquina, de manière ponctuelle.<sup>21</sup>

Daquin précise, dans le *Journal de la santé du roi*, que le monarque mange deux heures après la prise du remède. L'âpreté du mélange laisse une sensation désagréable dans la royale bouche mais l'absorption de pâte de groseille et d'écorce d'oranges du Portugal viennent

chasser cette amertume.<sup>22</sup> Le texte anonyme, attribuable à Fagon, signalait un problème identique et conseillait, pour sa part, l'usage de sirop d'abricot et de framboise.<sup>23</sup>

On pouvait aussi prendre le quinquina en bol, c'est-à-dire en poudre non diluée et tamisée à travers un tissu de soie, accommodée ensuite sous forme de pâte. Curieusement, Daquin le déconseille dans son ouvrage intitulé *Secrets concernant la beauté*, publication qui tire à boulets rouges sur Talbot, comme l'indique le témoignage de Madame de Sévigné.<sup>24</sup>

Au début du mois de septembre 1687, le roi est contraint à des prises toutes les quatre heures et ce, même la nuit, - on le réveille à cet effet ! — en raison de fièvre, d'un refroidissement et de sueurs consécutives à une saignée.<sup>25</sup> Le nombre des prises s'élève à six au début, puis leur nombre décroît. En 1688, Blégné, citant Daquin, indique la valeur d'une livre d'écorce dans quinze pintes de vin (une pinte équivaut environ à 0,93 litres) pour la première infusion, à raison d'un demi setier (un setier équivaut à environ 7 litres) pour quatre personnes. La quantité doit être décroissante, au fur et à mesure du traitement.

Au mois d'avril 1688, Louis XIV reprend du quinquina en pilules d'une drachme chacune (une drachme équivaut à environ 3,8 grammes). Elles s'accompagnent, amertume oblige, de marmelade d'abricots. On a déjà souligné le fait que le monarque souffre beaucoup du goût repoussant du quinquina, d'autant que le piètre état de sa dentition en accroît sans doute la sensation.<sup>26</sup>

Le rapport établi entre fébrifuge et saignée est éclairant, à plus d'un titre, quant au traitement reçu par le roi. En septembre 1687 et durant les fièvres intermittentes de juin 1688, l'écorce est employée à l'issue de saignées. Or, le lien entre les deux n'est pas aussi évident qu'il y paraît de prime abord. On ne donnait pas le fébrifuge systématiquement après les saignées. Aucun texte ne le stipule, de manière explicite. La faiblesse consécutive à l'opération explique peut-être l'usage du quinquina. Par contre, l'usage de lavements et de purgations préalables aux prises n'est pas exclu, à l'exemple des indications contenues dans une publication de 1687.<sup>27</sup> Plus loin, ce texte parle à nouveau du roi, livrant au lecteur une description aussi instructive qu'étonnante de précision :

«La plupart des Seigneurs de la Cour, et de ceux qui ont été malades à Paris, n'avoient voulu suivre d'autre méthode jusques à présent, que celle de l'Anglois, comme la plus assurée mais comme dans les derniers accès de fièvre que le Roy eut à Versailles au mois de Juin 1688 Sa Majesté prit du Kinkina en substance dans du vin, et s'en trouva parfaitement bien, puisque la fièvre quitta à l'instant (...).

Le Roy a pris le kinkina en substance dans du vin, c'est-à-dire une dragme de poudre réduite en Alkôol sur le porphire dans un verre d'environ six onces d'infusion ordinaire du Kinkina, le soir et le matin pendant huit jours, ensuite une fois le matin pendant quinze jours, et enfin la même dose pendant trois semaines partagées par autant de semaines de repos, sans y prendre aucun remède. Il en a été parfaitement guéri, sans être incommodé de la moindre chaleur».<sup>28</sup>

L'auteur a-t-il connu le premier médecin d'alors ou ceux servant le roi « par quartier » ? En tout cas, la santé du roi n'est pas, le moins du monde, un secret d'Etat. Bien au contraire, on utilise son exemple pour garantir l'efficacité du remède et fixer sa posologie. L'usage du remède par Louis XIV aurait-il servi d'argument publicitaire ? Ce n'est pas impossible. En tout cas, les informations sur la préparation du « kinkina » du roi pallient les silences du *Journal de Santé*. Daquin n'a pas jugé bon de consigner les détails de sa préparation, peut-être parce que la formule était connue de tout le monde par le biais des publications qui se multipliaient, au sujet de la précieuse écorce péruvienne. Inutile de signaler dans le *Journal* une information connue de tous. Ce détail aurait pourtant garanti la véracité des indications livrées au public.

Tous les auteurs considèrent que le quinquina est en soi un purgatif qui ne tolère pas l'encombrement des intestins. Dangeau note d'ailleurs que le quinquina purge le roi et Daquin souligne, à nouveau, les appréhensions du roi, le médecin chassant, cette fois-ci, l'amertume par l'adjonction d'eau de fleur d'oranger.<sup>29</sup> Les médecins changent leur formule pour atténuer le goût du médicament mais le patient demeure insatisfait. Il est fort possible que le dégoût quasiment définitif du roi pour le quinquina le contraigne à recourir aux saignées qu'il a longtemps abhorrées.<sup>30</sup>

On a retrouvé un témoignage assez laconique, émanant du roi lui-même sur l'emploi du quinquina. Dans une lettre adressée au Dauphin, en juin 1694, Louis XIV confie : « La fièvre m'a pris hier sur les trois heures après midi ; l'accès m'a duré neuf heures. Je suis sans fièvre présentement, et j'ai pris du quinquina, que j'espère qui l'empêchera de revenir ».<sup>31</sup> Le roi fut exaucé mais il semble, au regard des sources, que ce fut sa dernière prise de quinquina. Certes, le journal est demeuré inachevé, subitement interrompu en 1711 mais, même au cours de la décennie 1700-1710, les mentions de l'écorce se font rares dans la pharmacopée du premier médecin. Ni Dangeau, ni Sourches n'en parlent plus à cette époque, sans doute en raison de la consommation croissante du remède, donc d'une certaine banalisation.

Les courtisans ont vulgarisé le médicament, au moins par mimétisme à l'égard du roi. Racine ne dit pas autre chose, écrivant à Boileau en août 1687 qu'on ne voit à la Cour que des gens qui ont le ventre plein de quinquina.<sup>32</sup> Chacun singe un peu le roi, l'usage du fébrifuge instaurant une sorte d'égalité de façade avec le roi, au niveau des soins. On peut ainsi se vanter d'être soigné comme Louis XIV, lui-même, l'avait été. Il n'en faut pas davantage à certains. D'autres enfin, restent impassibles, à l'exemple d'un Saint-Simon, d'ailleurs peu enthousiasmé par le quinquina.<sup>33</sup> Mais la conjugaison des deux facteurs est indéniable, les courtisans veulent tout simplement profiter de remèdes vraiment efficaces contre les fièvres paludéennes qui empestent les environs marécageux de Versailles.<sup>34</sup>

Curieusement, pourtant, les pharmacopées officielles n'accorderont pas au quinquina la place qu'on croirait devoir lui être attribuée. Le remède figure effectivement dans la *Pharmacopée universelle* de Nicolas Lemery mais, de manière plutôt discrète. Pas de trace du « kinkina » dans l'index, oublié aussi par Moÿse Charas. Il faut aller chercher à l'article « *Vinum febrifugum* » pour rencontrer une allusion à l'écorce.<sup>35</sup> Cette place toute modeste renvoie sans doute aux réticences de ce défenseur de la médecine chimique qu'est Lemery. Aux yeux de bien des lecteurs, le quinquina ne constituerait qu'un remède parmi des milliers d'autres si le nom de Louis XIV n'y était implicitement associé.

L'étude de l'usage d'une substance médicamenteuse par un souverain peut être d'un intérêt majeur pour l'histoire de la consommation, de la prescription et de la diffusion d'un nouveau traitement. Il est certain que le quinquina a permis à Louis XIV d'atténuer l'intensité, sinon la durée, de ses fièvres. C'est, à n'en pas douter, l'un des meilleurs remèdes qu'on lui ait prescrit. Et pourtant, son amertume l'a fait rejeter. Cet effet indésirable incommode le roi, comme bien d'autres,<sup>36</sup> jusqu'à lui faire préférer, par défaut, la traditionnelle saignée. Le rôle du premier médecin est difficile à évaluer mais, défenseur de sa recette, il ne put logiquement dissuader le roi d'y recourir. La volonté royale aura tranché en sa défaveur.

Le quinquina est utilisé, dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, donc bien avant Talbot, dans des préparations plus ou moins hasardeuses, destinées aux patients de médecins préférant recourir à la « poudre des Jésuites » plutôt qu'à la purge ou à la saignée systématique. Il faudra attendre un peu, avant qu'il n'atteigne la famille royale. Il convient, au préalable, de connaître plusieurs cas indiscutables de guérisons attribuées au remède pour que le roi consente enfin à l'expérimenter sur lui-même. C'est la première phase, disons ascendante. Une fois que

le roi en use en personne, il y a retour de balancier : l'écorce infusée devient à la mode, surtout à la cour et, son efficacité avérée confère à sa diffusion un second souffle. On entre alors dans la phase descendante qui aboutit, quelques années après, à une diffusion encore plus large. Celle-ci s'effectue par l'intermédiaire des ouvrages médicaux vantant l'exemple royal et des officines d'apothicaires, augmentant leurs ventes. Le roi occupe, par conséquent, une place charnière dans cette diffusion puisqu'il a lui-même expérimenté l'effet salutaire du remède. Sa santé a servi de référence, comme dans le cas de l'antimoine, à l'issue de sa maladie de 1658.

Des études complémentaires permettraient d'augmenter et de clarifier notre connaissance de la diffusion sociale des substances et des pratiques de santé, au XVII<sup>e</sup> siècle. La place du roi dans ces processus complexes gagnerait, elle aussi, à être précisée, à partir d'autres problématiques tant médicales que bio-historiques.

#### Notes

- 1 Signalons deux études synthétiques, celles de E. Deguëret, *Histoire médicale du Grand Roi* (Paris, M. Vigne, 1924), et celle, plus récente, de C. D. O'Malley, « The Médical History of Louis XIV : Intimations of Mortality » dans *Louis XIV and the Craft of Kingship* (J. C. Rule (dir.), Ohio University Press, 1969).
- 2 Sur la diffusion du quinquina : P. Delaveau, *Histoire et renouveau des plantes médicinales*, Paris, Albin Michel, 1982 ; G. Penso, *Les Plantes médicinales dans l'art et l'histoire* (1904), rééd., Paris, R. Dacosta, 1986 ; M. Albou « L'histoire du quinquina », *Gazette médicale*, 18, 98, 17-23 mai 1991.
- 3 Le problème du quinquina, à cette époque, est qu'il s'évente en perdant une partie de ses qualités. Patin y voit de quoi le discréditer : *Lettres*, J. H. Reveillé-Parise (éd.), Paris, J.-B. Baillièrre, 1846, lettres du 30 décembre 1653 (III, p. 19), 30 janvier 1654 (II, p. 107), 13 novembre 1654 (II, p. 112).
- 4 Somme considérable puisque, en 1648, un apothicaire du Grand Condé reçoit, annuellement, 50 livres de gages !
- 5 Un dénommé Lheritier soutient, en 1667, une thèse sur le sujet suivant: *An febrî quartanae cortex cynoe cynoe specificum*. Voir O. Guelliot, *Les Thèses de l'ancienne Faculté de Médecine de Reims*, Reims, F. Michaud, 1889, n° 116.
- 6 Sur cette querelle autour d'un remède longtemps considéré comme un poison, voir : Etienne Krieger, *Une Grande querelle médicale. Histoire thérapeutique de l'antimoine*, Paris, Carré et Naud, 1898 et Pascal Pilpoul, *La Querelle de l'antimoine*, Paris, L. Arnette, 1929.

- 7 Nicolas de Blégny, né à Paris vers 1652, s'illustre par la création, chez lui, d'une Académie des nouvelles découvertes dont les résultats des expériences sont publiés à Amsterdam. Bientôt décriée par les membres de la Faculté à laquelle il n'appartient pas, malgré l'appui du premier médecin, Daquin, Blégny est envoyé à la Bastille, de manière brève, en 1686, pour contrefaçon de remède. Il doit, plus tard, s'exiler après un autre séjour en prison, en 1693, lié à l'ouverture d'un hospice sans autorisation. La date de sa mort est inconnue.
- 8 N. de Blégny, *La Découverte de l'admirable remède anglois pour la guérison des fièvres*, Paris, Blageart/D'Houry, 1680. Contemporain de cette publication, un autre texte, consacré au même sujet, a pu l'inspirer. Il s'agit du traité de Monginot, *De la guérison des fièvres par le Quinquina*, Lyon/Paris, R. Guignard, 1679 (édition supplémentaire en 1680).
- 9 « Les Remèdes que donne le Médecin Anglois pour les Fièvres intermittentes, se sont trouvez merveilleux. Mademoiselle, Mr. L'Evesque de Condon, Monsieur le Premier Président, et beaucoup d'autres Personnes de marque, s'en sont servis très utilement et on ne sçauroit trop vanter après des cures si considérables » : *Mercure galant*, septembre 1678, p. 243-244.
- 10 Sur ce médecin d'origine anglaise dont le vrai nom serait « Tabor », on dispose de peu d'informations. Arrivé en France à une date inconnue, on sait qu'il est à Paris au milieu de l'année 1678. On lui connaît un traité intitulé : *Pyretologia, or a Rational Account of the Cause and Cure of Agues, with their Signs*, Londres, 1672. Malgré le titre de « chevalier » que lui attribue Mme de Sévigné, son anoblissement n'est pas certain.
- 11 Mme de Sévigné, *Correspondance*, Paris, Gallimard, La Pléiade, lettre du 8 novembre 1680 à Mme de Grignan, p. 56. Bizarrement, la marquise ne dit mot de sa propre expérimentation du quinquina dans cette lettre.
- 12 Archives nationales (désormais AN), O<sup>9</sup> 24. Le 13 novembre 1680, est signalée une rente de 2.000 livres au profit de Talbot. A titre de comparaison, la même pension est attribuée à Corneille, en 1665. C'est une somme considérable. Voir : les *Comptes des Bâtiments du roi sous le règne de Louis XIV*, J. Guiffrey (publ.), Paris, Imprimerie nationale, 1881,1, p. 112.
- 13 Chant I et II.
- 14 Publié à Paris chez l'auteur, sans privilège, en 1682.
- 15 *Journal des sçavans*, XV, lundi 8 juin 1682, p. 171.
- 16 Sur cet intéressant médecin, voir l'étude de Joseph Georges André Crussaie, *Un Médecin du XVIIe siècle, le docteur Vallant. Une malade imaginaire. Mme de Sablé*, Paris, Vigot frères, 1910.
- 17 BnF : Ms Fr. 17053, Portefeuille de Vallant, fol. 104.
- 18 « M. d'Aquin pour reparer toutes ces fautes prescrit la véritable manière dont on se doit servir de ce remède, et qui en rend les effets infaillibles » : *op. cit.*, p. 175.
- 19 C'est ainsi qu'Adrien Helvétius en obtient un pour le remède à base d'ipécacuana qui portera son nom et qui sera expédié à toutes les généralités du royaume, dans la première moitié du XVIIIe siècle (AN, Z<sup>18</sup> 95, ff. 949-950). Au sujet du quinquina, le médecin hollandais publie sa *Manière de donner le quinquina aux pauvres pour les guérir de toutes sortes de fièvres intermittentes*, opuscule de quatre pages, montrant sa volonté d'en populariser l'usage (Versailles, Fr. Muguet, 1682).
- 20 Versailles, Fr. Muguet, sans date. Sur la querelle opposant les partisans des deux vins pour des raisons médicales, voir : Jean-Baptiste Salins, *Défense du vin de Bourgogne contre le vin de Champagne (...)*, Paris, 1702 (autre édition : Luxembourg, A. Chevalier, 1704) ; *Eloges des vins de Bourgogne et de Champagne, ou Deux odes latines (...)*, Paris, J. Estienne, 1712.
- 21 « Le Roy a eu un accez de seize heures ; il prendra ce soir du quinquina. Priés Dieu qu'il bénisse les remèdes », lettre de Mme de Maintenon à Mme de Brinon, vers le 21 août 1686, dans Mme de Maintenon, *Lettres*, M. Langlois (éd.), Paris, Letouzey, 1935, II, lettre 461. Utilisation du quinquina par le roi de France qui est connue à l'étranger par le biais de *l'Histoire abrégée de l'Europe*, gazette paraissant à Leyde (chez Cl. Jordan, 1686, septembre, p. 256).
- 22 A. Vallot, A. Daquin, G.-C. Fagon, *Journal de la santé du roi Louis XIV*, Le Roi (publ.), Paris, Durand, 1862, p. 173 (désormais JS). Réédition à paraître, en 2004, aux éditions Jérôme Millon, Grenoble.
- 23 *Op. cit.*, p. 3.
- 24 (N. de Blégny), *Secrets concernant la beauté et la santé, recueillis et publiez par ordre de Monsieur Daquin, Cr du Roy en ses Conseils, et premier médecin de S. M.*, Paris, L. d'Houry/Veuve D. Nion, 1688, p. 28. Notons que l'auteur précise que les informations concernant le quinquina sont tirées des « règles tirées des Mémoires de Mr le Pr. Médecin du roy, touchant l'usage de cette premier infusion » (p. 18). « Le plus grand secret de la plupart des Empirics ne consiste que dans le déguisement des Drogues qu'ils mettent en usage ; car comme ce sont toujours celles mêmes dont les Médecins connoissoient la nature et les propriétés, ils ne pourraient les faire passer pour des Remèdes secrets, s'ils n'affectoient de leur

- donner un air de nouveauté, c'est ainsi qu'en a usé le Sr Talbot dans la préparation du Quinquina (...) » (p. 26).
- 25 JS, p. 182. Dangeau mentionne l'usage du quinquina par le roi seulement à partir du 17 novembre: « Le roi prit médecine, et le soir il reprit du quinquina ; il en prendra encore trois jours, comme il le fait toujours après avoir s'être purgé », *Journal du marquis de Dangeau*, Soulié, Dussieux (publ.), Paris, F. Didot, 1855 (I), III, p. 67.
- 26 JS, p. 192. C'est sans doute ce qui le pousse à n'en pas vouloir prendre le 30 mai 1688, comme le suggère Mme de Maintenon: *Lettres, op. cit.*, lettre 558.
- 27 *Les Admirables qualités du kinkina (...)*, Paris, M. J., 1689, p. 5-6 : « C'a esté de ces raisons qui obligea de faire saigner Sa majesté pour la fièvre qu'elle eut en l'année 1687, de luy donner des lavemens, et de ne luy faire prendre le Kinkina qu'après le 3e accès expiré ». L'ouvrage reçoit les approbations de Le Bel et Fagon.
- 28 *Op. cit.*, p. 26-28. L'approbation de Fagon est datée de janvier 1689, celle de Le Bel, premier médecin de Monsieur et de Madame, est datée de février. Dangeau note dans son *Journal*, à la date du 14 juin : « Le roi a eu à Marly un (sic) accès de fièvre de 26 heures chacun (sic) ; on a eu peur que les accès ne se joignissent. On lui a donné du quinquina ; la fièvre n'est pas revenue, mais il lui reste de la foiblesse et des vapeurs ». Le 4 juillet, l'auteur signale des prises de quinquina une fois par jour seulement. Respectivement, p. 147 et 151.
- 29 Au début du mois d'août 1693, les fièvres intermittentes reviennent et le quinquina avec elles : « Le quinquina le purge fort, et on regarde cela comme un bon effet du remède ». Dangeau, *op. cit.*, 10 août 1693, p. 340 ; voir aussi : JS, p. 207.
- 30 Ainsi, au printemps 1696 : JS, p. 226 sq.
- 31 Louis XIV, *Œuvres*, Grouvelle (publ.), Paris, Treuttel et Wurtz, 1806, IV, lettre du 8 juin 1694, p. 420. C'est le marquis de Sourches qui nous confirme la guérison du roi deux jours après : « le 10, qui étoit le jour de la fête du Saint-sacrement, le Roi n'alla pas à la procession, quoiqu'il n'eût plus de fièvre (...) » : *Mémoires du marquis de Sourches*, Cosnac (éd.), Paris, Hachette, IV, p. 344. En avril, le roi avait déjà pris du quinquina pour sa fièvre (*op. cit.*, p. 322 sq.).
- 32 « Quantité de gens de mes amis sont malades, entre autres M. le duc de Chevreuse et M. de Chamblai : tous deux ont la fièvre double-tierce, M. de Chamblai a déjà pris le quinquina ; M. de Chevreuse le prendra au premier jour. On ne voit à la cour que des gens qui ont le ventre plein de quinquina. Si cela ne vous excite pas à y venir, je ne sais plus ce qui peut vous en donner envie » : lettre du 17 août 1687, *Œuvres de Jean Racine*, Paris, Lefèvre, 1833, lettre XII, p. 465.
- 33 Saint-Simon, *Mémoires*, G. Truc (éd.), Paris, Gallimard, La Pléiade, 1953, II, p. 914.
- 34 Voir : J.-A. Le Roi, *Des Eaux de Versailles, considérées dans leurs rapports historique et hygiénique*, Versailles, Despart, 1847.
- 35 N. Lemery, *Pharmacopée universelle*, Paris, L. D'Houry, 1698, p. 139. A cette époque, on suggère comme posologie des prises toutes les quatre heures, durant quinze jours. L'auteur conseille aussi d'être purgé, voire saigné, avant la prise parce que le quinquina « fixe les humeurs » (p. 140).
- 36 Voir la *Méthode pour guérir toute sorte de fièvres sans rien faire prendre par la bouche. Découverte et donnée au Roy par le Sr Helvetius*, Paris, Veuve N. Oudot, 1694, notamment p. 5-6

#### Notice biographique

Stanis Ferez. Professeur d'histoire au lycée Charles de Gaulle de Longperrier (France), doctorant à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS) (Paris) préparant une thèse sur la santé de Louis XIV, sous la direction de Jacques Revel. Assure la réédition du *Journal de la santé de Louis XIV* aux éditions Jérôme Millon (Grenoble).